FDC 4° 32162.2
Case FRC 2586

QUELQUES RÉFLEXIONS POLITICO-PRATIQUES,

OU

ADIEUX AUX BRUXELLOIS,

ECRITS LE PREMIER MAI 1790.

PAR MILORD *GEORGE TALKER*,

*Membre de la loge des Quakers de Londres; & publiées par M. ***, en Janvier* 1791.

Usus exemplorum est duplex..... Alter, ut ex rebus, quæ singulatim narrantur, generatim, ac in universum aliquam utilem sententiam.
P. Martyr, in lib. judicum.

1791.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVIS DE L'ÉDITEUR.

CETTE petite tirade politique que nous offrons au public, fut laiſſée, il y a ſix mois, par Milord ***, ſur une table à l'hôtel ***; elle me fut confiée par l'hôte, ſous promeſſe de ne la point publier; la crainte d'eſſuyer des injures de la part de la clique de Vander Noot avoit jeté la frayeur dans l'ame de ce pauvre homme; à préſent que ces craintes ſont évanouies, il m'a permis de faire participant au public de cette petite drôlerie, & je m'empreſſe à la donner; la pièce en vaut-elle la peine? Mon Libraire, avant peu de jours, m'en pourra donner des nouvelles. Cependant elle pourra toujours être de quelqu'utilité, en ce qu'elle démontre, me paroît-il, aſſez bien, avec combien peu de fondement on ſe plaît à nous vanter la prétendue félicité du Gouvernement Républicain. Et comme la geſtion éphémère de nos ex-petits Roitelets a pour toujours dégoûté les gens ſenſés des illuſions de la liberté, je ne me permettrai ici aucun

raiſonnement ni n'ajouterai aucun commentaire à la lettre de notre Quaker, mais je la donnerai tout ſimplement au public telle qu'elle eſt. Le Lecteur, après l'avoir parcourue, ſentira aiſément combien le Brabaçon doit ſe féliciter du retour de ſon légitime Souverain.

Bruxelles, ce 7 Janvier 1791.

QUELQUES RÉFLEXIONS POLITICO-PRATIQUES, OU ADIEUX AUX BRUXELLOIS.

George Talker, membre de la loge des Quakers de la ville de Londres, aux habitans de Bruxelles ſouhaite bonheur & proſpérité en Jéſus-Chriſt.

J'ai ſéjourné cinq mois parmi vous, & vous m'avez paru bons, loyals & ſincères ; je n'ai perſonnellement rien à me plaindre de vous, ſinon d'avoir négligé les avis ſalutaires que j'étois en poſte venus vous apporter ; mais ſi vous les avez mépriſés, vous avez fait en cela votre volonté, & moi je vais faire la mienne, en vous diſant adieu, & en retournant à Londres ſervir le Seigneur & laiſſer agir en moi ſon eſprit ſaint.

Cependant pour que vous ayez un petit ſouvenir de *George Talker*, je vous laiſſe quelques réflexions politiques, que j'ai été dans le cas de méditer ſérieuſement, & qui pourront vous ſervir, ſur-tout dans ce moment, pour vous rendre auſſi heureux que vous pouvez eſpérer de l'être. Et en attendant qu'on ſert mes malles, je vais vous les tracer ſur le papier, bien réſolu toute-fois de ceſſer d'écrire ſitôt que le poſtillon avec ſon fouet me donnera le ſignal du départ.

Liſez, Bruxellois, ce qu'un bon & véridique Quaker vous adreſſe ; la flatterie & l'adulation n'ont jamais été connues de lui, que pour les pouvoir éviter. Vous trouverez peut-être dans ſon écrit des vérités un peu dures, mais que cela ne vous rebute pas ; ne jettez point de ſuite l'écrit au feu, car un jour, avec plus de ſang froid & plus inſtruit que vous ne le paroiſſez préſentement, vous pourriez vous repentir de cette réſolution précipitée.

Je me connois un peu en hommes *libres*. Je ſuis Breton ; je ſuis Quaker, & mon père l'étoit auſſi. J'ai parcouru l'Europe pour connoître les hommes ; j'ai été en Amérique pour conférer avec *Franklin*, & me battre à côté de *Washington* contre mes frères les Anglois, parce qu'ils avoient tort, & que les Américains ſavoient ce qu'ils faiſoient & butoient réellement à ſe rendre plus heureux. J'ai été à Paris pour voir *la Fayette*, *Mirabeau*, &c. j'ai reçu un coup de feu à la priſe de la Baſtille, & j'ai vu porter ſur une pique la tête de *de Launay*. J'eſpérois déjà, qu'à quelques miſérables près, qui auroient été les victimes du délire populaire, le François pourroit bientôt ſe compter au nombre des peuples heureux ; mais il eſt toujours François, léger & inconſéquent ; je l'ai vu avec le ſeul droit naturel enfanter des loix qui ſont de tous les âges & de tous les pays, & qui ne ſont propres à aucune nation ; oui, j'ai vu le François oublier qu'avant d'être légiſlateur il faut avoir étudié l'homme & l'homme du pays auquel on veut donner des loix : j'ai fini par quitter la France, & par venir bride abattue en Brabant, où je ſavois qu'on venoit de ſe déclarer *indépendant*, (à dire vrai, ſans ſavoir pourquoi & comment) moins léger, plus prudent & plus conſtant que le François, j'eſpérois pouvoir trouver en vous, *Bruxellois*, ce que j'avois cherché envain à Paris, & j'eſpérois vous faire participans des connoiſſances que j'avois acquiſes dans mes différens voyages à Genève,

à Raguſe, à Véniſe, en Suiſſe, à la Haye, à Philadelphie, & dans bien d'autres lieux. Pourquoi ai-je encore une fois été déchu du doux eſpoir pour moi d'être utile aux hommes ? Je ne déſeſpère cependant pas d'apprendre un jour que vous vivrez heureux. Liſez, Bruxellois, liſez ſans prévention & avec le flegme qui dans des tems calmes n'eſt point étranger à la nation Flamande; liſez ce que vous conſeille un Quaker, qui a plus parcouru de villes, que la plupart de vous n'ont vu d'hommes en leur vie.

Le Vénitien, le Génois ſe diſent libres & ils le diſent en tremblant; dans chacune de ces villes quarante ou ſoixante privilégiés tout au plus devroient s'en flatter, ſi la liberté conſiſtoit à tyranniſer ſes concitoyens & à les ſuccer ſous l'ombre des loix : j'ai gémi en y entendant ainſi profaner le nom ſi peu connu de *liberté*, en y remarquant le citoyen ſans ame, ſans énergie, abruti dans le plaiſir ou anéanti par la peur, ſe courber humblement à l'approche d'un de ſes 60 tyrans, qui au moment même venoit peut-être de décréter la mort de ce miſérable pour s'en approprier enſuite la femme ou la fortune.

J'ai voulu viſiter la petite république de Raguſe; où on jouit de la même ſorte de liberté qu'à Veniſe, 60 ſénateurs y ſont Roi & le reſte obéit, paye & végette. Triſte liberté qui rend un peuple entier pauvre & malheureux, malgré le grand commerce qui ſe fait dans cette ville, pour conſerver l'autorité de ſes 60 petits Roitelets. Raguſe paye tribut au Turc, qu'elle craint, aux Vénitiens qu'elle hait, au Pape qui la bénit & à la Maiſon d'Autriche qui la protège; heureuſe, oui vraiment heureuſe, ſi un de ces quatre protecteurs, pouvoit s'en rendre le maître & la régir d'après des ſages & juſtes loix, qu'il garantiroit de maintenir; du moins alors le peuple n'y ſeroit certainement point tant foulé qu'à preſent, & jouiroit d'un peu de *vraie* Liberté, au lieu d'une Liberté factice qu'on lui fait luire, & ne ſeroit plus dans le cas d'être

le théâtre ordinaire de discordes de ces quatre voisins protecteurs, lorsque deux de ces messieurs prennent envie de se chamailler ensemble.

Après avoir visité Raguse, venant à Genève, la liberté auroit fini par perdre tous ses charmes à mes yeux, si *George Talker* étoit homme à se décourager : arrivant dans cette ville les plus vertueux citoyens avoient dû abandonner leur Patrie & aller porter ailleurs leur industrie pour laisser regner quelques ambitieux *aristocrates*, soutenus d'une aveugle & vile populace; j'ai appris depuis que la carte étoit changée & que les méchans avoient fuis à leur tour : cependant dans Genève la liberté fait fort peu d'heureux, & où elle ne peut rendre l'homme heureux & vertueux, elle sera toujours la source des troubles & des dissentions intestines & servira à l'anéantissement de la Nation.

J'ai traversé toute la Suisse & j'y ai vu l'habitant disputer les herbes salutaires à ses chèvres pour venir vous les vendre ensuite, la simplicité fait son caractere, & rend les ambitieux plus rares chez lui : là qui voudroit s'élever au-dessus de ses semblables seroit trop vîte remarqué pour qu'on y songe à s'emparer de l'autorité publique au détriment des autres. La nature séparant par des rochers inaccessibles les Suisses du reste des hommes voyoit avec peine jadis ce peuple recevoir la loi des étrangers. Elle avoit fait ce pays pour être indépendant & sitôt que les Suisses voulurent l'être, ils trouverent dans le local de leur pays un soutien qu'ils auroient peut-être cherché envain dans leur courage & dans leur simplicité même. Contens du peu, la liberté auroit continué à faire le bonheur des Suisses, si une communication trop fréquente avec leurs voisins ne leur avoit donné des besoins qu'ils ignoroient auparavant.

Vous, Brabançons, habitans d'un Pays-Plat, ouvert de tout côté au voisin ambitieux, qui voudroit l'entamer, accoutumés à toutes les douceurs que votre

opulence nationale vous donne, & que vous cherchez avidement dans les mœurs de tous vos voisins, d'après le portrait que je viens de vous tracer, vous ne songerez point sans doute à vouloir vous mettre en parallelle avec le Suisse sobre, pauvre, mais actif.

Il me reste encore à vous parler d'un peuple qui se dit *libre* & qui doit sans doute ne point vous être indifférent, je veux dire vos voisins, vos anciens freres les Bataves. Il y a environ un an que je parcourois encore une fois les différentes provinces de cette république, & j'eus le déplaisir d'y chercher envain tous les honnêtes citoyens, que j'y avois vu autrefois exercer les premieres charges civiles & militaires, une vile populace contraignit *George Talker* à porter le signe de l'esclavage de la Nation, la cocarde d'Orange, aussi ne resta-t-il pas long-tems dans un pays où il devoit se résoudre à perdre la vie, s'il s'eût refusé à porter la livrée de l'ambitieux citoyen qui venoit de s'élever aux dépens de la liberté publique, de la vie & de la fortune du citoyen. Quel exemple pour les Brabançons ! & à les voir agir, on diroit que tout ceci s'est passé à cent lieues de chez eux. Qu'ils se rappellent qu'un des ayeux de ce républicain criminel fit soulever les Belges & affranchit 7 provinces de la domination Espagnole, dans l'espoir d'y regner lui-même; une mort violente le prévint dans son projet; toutefois après bien des crimes, bien d'illustres victimes du patriotisme, & bien des brigues, cet odieux projets vient de se réaliser dans un de ses descendans : & de quel bonheur ont joui plus que vous, Brabançons, ces 7 provinces dites libres, depuis ces 200 ans? des brigues, des factions continuelles ont déchiré leur sein & divisé les familles; au lieu d'obéir à un maître, ils en ont eu plusieurs, & toute la différence réelle qui a existé entre eux & vous, est, que si on les fouloit, c'étoit au nom de la Nation, & vous, vous pouviez réclamer contre une tyrannie que vous n'aviez point autorisée. La

noblesse & Guillaume I avoient, au 16me siecle, commencé la révolution en partie au détriment de leur fortune, & à leurs propres fraix; à ce titre, suivant les principes de la politique-pratique de l'Europe, on pourroit en quelque façon défendre l'Aristocratie qui fut établie alors en Hollande: le peuple comme les peuples conquis changeoit de maître & devoit être content. Morale exécrable du Machiavélisme, il est vrai, & qui n'auroit jamais sorti de la plume de *George Talker*, s'il n'avoit eu pour but en la rétraçant aux Brabançons, de leur faire sentir combien *à plus forte raison* sont absurdes les prétentions *nouvelles* à la souveraineté de la part des membres des Etats de Brabant.

A quoi en veut venir ce Quaker, dira-t-on, en nous rapportant ce qu'il a vu dans une partie de l'Amérique & de l'Europe & en crayonnant d'une touche noire le tableau des différentes républiques de l'Europe?.. A quoi? Il veut poser pour l'instruction & le bonheur des Brabançons quelques principes politiques recueillis d'après une expérience suivie & raisonnée, le meilleur maître dans cette partie, & qui prévaut tous les raisonnemens, trop souvent en contradiction avec le cœur & les habitudes des hommes.

Premier principe.

Que cette *felicité*, qu'on croit ordinairement être une conséquence d'un état purement républicain, s'est trouvée dans le fait chimérique, jusqu'à présent. Je m'explique; jusqu'à présent dans tous ces Etats où le peuple se vante d'être indépendant & d'être vraiment libre & républicain, il ne se fait qu'illusion à lui-même, dépendant toujours du caprice de ses supérieurs aussi bien que les autres peuples; heureux encore s'il n'achetoit cette illusion par des dissentions intestines, des brigues continuelles & fatigantes & par bien d'autres maux.

Deuxieme principe.

Que cette liberté ne tourne d'ordinaire qu'au profit de quelques particuliers, qui par la naiſſance ou ſous d'autres titres s'approprient la geſtion des affaires : & il en réſulte que ces gens voulant tourner cette geſtion publique à leur profit & n'ayant perſonne pour les obſerver immédiatement, le peuple s'y voit plus foulé que s'il n'avoit qu'un maître, ſurveillé par un corps intermédiaire *ſenſément* (1) compoſé; n'eſt-il pas évident que ſi à Veniſe le *Doge* y regnoit ſeul, il ne devroit point acheter le conſentement des *Dix* pour obtenir un impôt, & le peuple ne ſeroit point dans le cas de payer lui-même ce qu'il en coûte au Doge pour corrompre les *Dix*.

De-là il réſulte un

Troisieme principe.

Que dans la plupart des républiques le peuple jouit de l'ombre & quelques particuliers de la réalité du pouvoir; tout s'y fait au nom du peuple, & les me-

(1) Pourquoi dis-je *ſenſément compoſé* ? Les corps intermédiaires qu'on trouve dans quelques regions ne ſeroient-ils pas compoſés d'après la juſtice ou les beſoins ordinaires des Nations? non ſans doute ; la plupart même de ces corps ſont *forts*. N'eſt-il pas fol de voir repréſenter le peuple, ici par un chapître de Chanoines, qui par état font profeſſion de ne ſe mêler que du chœur & de la table ; là par quelques nobles ou quelques prélats, parce qu'autrefois eux ſeuls ſe conſidéroient comme hommes & regardoient le reſte de la Nation comme leurs ſerviteurs & leurs ſerfs ; enfin dans d'autres endroits par quelques artiſans, à l'excluſion des autres citoyens, parce qu'autrefois les hommes libres, *homines liberi*, des villes étoient preſque tous artiſans. Hélas juſqu'à quand „ la coutume ſur les hommes, (» comme dit très-bien Fontenelle. Cap. VII des oracles :) » aura une force qui n'a nullement beſoin d'être appuyée » de la raiſon »! & moi j'ajouterai, qui eſt même ſouvent en oppoſition avec la *ſaine* raiſon.

nées les plus criminelles sous ce voile respectable deviennent sacrées: si les ambitieux qui régissent ont intérêt, pour multiplier les emplois ou pour mieux s'élever, d'avoir des forces militaires en main, combien de fois n'a-t-on pas vu susciter au nom du peuple des guerres inutiles & ruineuses pour ce même peuple ?

Il va suivre à présent un principe qui choquera, je le sais, bien de personnes & qui pour cela n'est pas moins vrai; mais, puisque j'ai entamé la matiere dans l'intention d'être utile & non dans l'espoir de plaire, pourquoi le passerois-je. Qu'on le lise, qu'on le médite, & si quelqu'un veut le contredire, *George Talker* lui répond, ou qu'il faut n'avoir jamais lu avec un œil philosophique l'histoire des différentes républiques, ou être aveuglé par l'intérêt personnel, pour n'en point sentir l'évidence : sans plus raisonner, voici le

Quatrieme principe.

Dans le Gouvernement républicain, relativement à la chose publique, tous les citoyens sont ordinairement corrupteurs ou corrompus, & par conséquent l'Etat purement républicain est, en quelque façon, un état continuel de corruption. Il est certain que la brigue y est le moyen ordinaire pour parvenir aux dignités, & il est également certain que l'intérêt présent & personnel pouvant tout sur le peuple, son suffrage y est toujours à l'enchère : Il en résulte donc que là où le peuple est le seul juge du mérite & de la vertu, la vertu & le mérite ne sont que trop souvent, ou méconnus, ou mépriſés, ou même persécutés; vos morts, ô immortels *De Witts* ! en feront un exemple à toujours gravé dans ma mémoire.

Ne voit-on pas journellement dans les républiques le fils de celui qui s'est engraissé des dépouilles de la Nation acheter avec cet indigne héritage le droit de continuer les mêmes malversations & le privilege de faire

taire la juſtice, tandis que l'humble, mais pauvre & vertueux citoyen doit dans le ſilence ſe contenter de gémir ſur les maux publics & ſur l'impuiſſance où la mis l'aveugle fortune d'être utile à ſes concitoyens.

CINQUIEME PRINCIPE.

La poſition, le locale de chaque contrée, relativement à ſes voiſins doivent influer ſur ſon Gouvernement & ſur le dégré de poſſibilité d'y établir tel ou tel ſorte de régime.

La Suiſſe, entourée de lacs & de montagnes, habitée par un peuple ſobre & induſtrieux qui trouve chez lui tout ce qu'il a beſoin pour la vie, devoit redevenir un jour libre comme avant Jules-Céſar, & elle le devint au 15me ſiecle: la Hollande défendue par des villes fortes & traverſée par des marais, qui empêchent que des grandes armées y pénetrent facilement, pouvoit auſſi ſonger à reſter libre, tant qu'elle continueroit à ne communiquer avec les autres Nations que par ſon commerce & la navigation: ſur-tout que du côté de la mer dans ſes digues & le peu de profondeur des eaux qui les baignent, elle trouvoit des remparts contre les armées Navales de ſes ennemis. Mais ceſſons, une bonne fois de parler d'un pays qui arrache des larmes au cœur le plus ſtoïque pour peu qu'il ſache penſer.

Il ne ſuffit donc pas à une Nation de dire, je *veux être libre* pour qu'elle le ſoit, elle peut, il eſt vrai, déchirer ſon propre ſein par des guerrres civiles, elle pourroit quelquefois même chaſſer ſon Souverain; mais ce ſera pour en reprendre malgré elle bientôt après un autre, ſi elle ne trouve point un ſoutien puiſſant contre toute invaſion dans ſa poſition locale.

Qu'on ne m'allegue point la protection des Puiſſances étrangeres: cette protection a ſa ſource dans la politique des Cours; & qui ignore combien ſouvent cette politique change & combien vîte par conſéquent

cette protection peut venir à cesser pour la Nation qui auroit eu l'étourderie d'établir sa liberté sur un fond aussi mouvant que celui-là. Hélas ! oui, la Puissance protectrice n'aura souvent d'autre but, que de s'emparer par après elle-même de la bénigne Nation, qu'elle auroit un moment feint de protéger. Et à l'exemple du cheval de la fable qui, voulant se venger du cerf, reçoit un mors de la main de l'homme, la Nation, qui aura chassé son Roi finira par obéir à son nouveau maître, qui s'étant précautionné pour éviter le sort de celui dont il occupe le trône, se jouera alors impunément d'elle & de ses loix.

Amis des peuples, pesez bien ce 8me principe avant de faire murmurer vos concitoyens sur le Gouvernement qu'ils ont reçu de leurs peres.

Je pourrois vous laisser encore bien d'autres préceptes, qui vous seroient profitables dans le moment présent, si l'enthousiasme, où on vous a fait entrer, vous permettoit de prêter l'oreil à des conseils salutaires, plutôt qu'à des discours flatteurs & inutiles (1). Mais, Bruxellois, vous savez qu'un Quaker ne fausse jamais, je prévois le signal de mon départ trop prochain, pour qu'il me restât le tems de discuter à fond encore d'autres *principes*; du reste j'ai trouvé chez vous assez de gens instruits, sensés & vertueux, qui pourroient, aussi bien que moi, vous conseiller sur votre position actuelle; mais j'ai aussi remarqué, & je le dirai en gémissant, j'ai remarqué que vos pillages & d'autres persécutions que vous faites essuyer à ceux qui hazardent d'étaler avec franchise leurs sentimens, ont altéré chez vous le vrai patriotisme, & ont rendu ces génies bienfaisans, timides & même indifférens sur le sort de leurs concitoyens. On sent assez que la généralité de la Nation est innocente de ces désordres;

---

(1) L'homme est de glace aux vérités, il est de feu pour les mensonges.

La Fontaine fab. 6. l. 9.

pas moins ils existent, au grand détriment de tous les Brabançons ..... Mais le fouet du postillon, le signal du départ a frappé mes oreilles, & je cesse d'écrire, vous souhaitant, Bruxellois, tout ce que je pourrois me souhaiter de mieux à moi-même, & vous quittant avant que vous n'ayez pu être injustes envers moi.

Signée GEORGE TALKER.

Bruxelles, de ma chaise
de poste, le 1 Mai 1790